

II
UN SOLDAT ⁽¹⁾

I

Ces *Mémoires* du général baron de Marbot, qui viennent de paraître avec un si retentissant succès, étaient attendus depuis longtemps par tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'Empire. Les personnes qui avaient lu en manuscrit ces souvenirs d'un des plus braves officiers de Waterloo, notamment le duc d'Aumale, en parlaient comme d'une œuvre unique, enlevée d'une plume très originale, avec une profusion d'anecdotes inédites et révélatrices. L'impression spontanée du grand public a ratifié ce jugement, sur lequel il importe cependant de faire une réserve. D'ailleurs ne s'impose-t-elle pas à propos de tous les *Mémoires*, mieux encore, à propos du genre lui-même, aussi dangereux par-

(1) A propos des *Mémoires* de Marbot

fois pour la vérité qu'il est délicieux pour l'amusement? Ces anecdotes inédites dont foisonnent les confidences du baron de Marbot sont souvent si extraordinaires qu'il faut les relire à deux fois pour bien se convaincre qu'elles sont rapportées ainsi. La bonne foi du conteur n'est pas douteuse. Il est visible aussi qu'il avait un goût extrême de conter, et il est certain qu'entre 1815, où finit l'épopée impériale, et 1844, où furent rédigés ces *Mémoires*, il les détailla, il les travailla, pour mieux dire, dans des centaines de conversations. Il paraît impossible qu'à son insu, il ne leur ait pas donné le coup de pouce de l'anecdotier. C'est une variété de mythomanie inconsciente. Il est visible aussi qu'à l'endroit de certains personnages sa reconnaissance est trop vive pour que son impartialité soit assurée. Son portrait d'Augereau, par exemple, est-il plus vrai que la légende qui fait de ce maréchal un héros de corps de garde? C'est probable. Comment le savoir, lorsque l'aide de camp du duc de Castiglione avoue tant d'obligations vis-à-vis de son chef? Les historiens à venir seront prudents de ne pas admettre pêle-mêle et sans contrôle les documents nouveaux que leur apportent ces pages. En revanche un autre document s'y rencontre et qui est indiscutable. C'est le ton sur lequel ces *Mémoires* sont écrits, c'est la sensibilité qu'ils révèlent, le souffle militaire qui les soulève, l'âme enfin qui s'y manifeste; et comme cette âme est celle de la Grande Armée, c'est-à-dire de la plus étonnante

créature collective qui ait paru depuis les grands ordres religieux, le plus ou moins d'exactitude matérielle importe peu. Ces Mémoires deviennent un signe. Ils acquièrent une valeur de vérité morale qui ne se retrouve guère ailleurs, du moins à ce degré et avec ce coloris. C'est celui de la vie même. Si le cuirassier blessé que Géricault nous montre si farouche et si fier descendait de son cadre, il semble qu'il ne parlerait pas autrement, non plus que le brave, le dur carabinier, de Gérard, je crois, qui fit longtemps face dans le salon carré au chef-d'œuvre de Géricault, non plus que les personnages des âpres lithographies de Raffet. Napoléon ne s'y était pas trompé. N'a-t-il pas légué à Marbot, dans son testament, cent mille francs pour écrire l'histoire de ses guerres?

Pour l'écrire? Non. Dans la série des livres déjà parus sur les campagnes de l'Empire, celui-ci présente ce caractère particulier d'être avant tout, non pas écrit, mais causé. Nous entendons derrière les phrases l'accent, le rire, nous devinons le geste du soldat, que son portrait de général nous montre si vigoureux et encore jovial à près de soixante ans, après tant de combats. Ségur et Fézensac nous ont certes laissé des récits de l'aventure napoléonienne, passionnants d'éloquence, palpitants encore des dangers bravés, des victoires remportées, des défaites subies. Mais ces deux annalistes, trompés par une idée habituelle aux hommes d'action lorsqu'ils se font auteurs, ont trop songé à déployer un talent littéraire. Le premier rivalise

Tite-Live et Tacite. Il lui arrive à chaque instant de mettre en style indirect telle phrase de l'empereur ou d'un maréchal. Il se complait dans les appellations nobles. Les détails pittoresques s'estompent dans cette prose un peu oratoire, comme ils s'effacent pour une autre raison dans celle de Fézensac. Celui-ci a voulu être le Salluste français. Par imitation de son modèle, il a desséché, dépouillé, comme décortiqué sa narration d'une manière telle que la couleur de la vie en est diminuée. Le fond du récit est si tragique, l'accent des témoins si fort que ces deux livres demeurent admirables malgré ces défauts. Ils laissent pourtant un regret. On n'a pas assez senti réels, dans l'humanité de leur être vrai, ceux que le poète appelle

Ces Achilles d'une *Iliade*
Qu'Homère n'inventerait pas.

On voudrait que Fézensac et Ségur nous eussent montré les soldats et les généraux comme le vieil Homère montre ses chefs grecs, dans la simplicité de la nature. Comment étaient-ils? Quelles étaient leurs habitudes physiques? Comment respiraient-ils, mangeaient-ils, dormaient-ils? Cette humble physiologie, dont les romanciers modernes ont tant abusé, est nécessaire quand il s'agit d'un tableau de guerre. Marbot, lui, n'avait pas plus de connaissance de cet ordre que ses deux braves devanciers. Il est évidemment moins cultivé que Ségur, moins grand seigneur que Fézensac (je prends ce

mot dans sa plus haute acception); il a sur eux cette supériorité qu'il écrit comme il se battait, rondement, rudement, brutalement. « Quant au style, » dit-il dans la dédicace à sa femme et à ses enfants, « il sera sans prétention comme il convient à une simple relation faite en famille. » Et il tient parole. Rencontre-t-il une expression par trop soldatesque? Il la note. Un mot qui sent la caserne? Il le transcrit. Ce n'est ni Tite-Live ni Salluste. C'est la nature, l'inimitable nature qu'aucun art n'égalera jamais. Il faut des pages à l'auteur de *l'Histoire de la campagne de Russie* pour peindre un personnage. Marbot pose les siens en dix lignes. Ainsi, dès son second chapitre, ce maréchal des logis de l'armée de Masséna à Gênes : « Il arrive chez mon père, et que voyons-nous? Un luron, très bien tenu, il est vrai, mais le shako sur l'oreille, le sabre traînant, la figure enluminée et coupée en deux par une énorme balafre, des moustaches d'un demi-pied de long, qui, relevées par la cire, allaient se perdre dans les oreilles, deux grosses nattes de cheveux tressés aux tempes, et avec cela un air!... Un air de chenapan, qu'augmentaient encore des paroles saccadées, ainsi qu'un baragouin franco-alsacien des plus barbares... (1). » De tels portraits ne suffisent pas pour vous expliquer des opérations de guerre, un siège, une bataille, mais ils jettent comme

(1) La planche de Raffet intitulée le *Beau Chanteur* avec cet exergue : *L'Amour a pris pour guide un hussard*, est une illustration exacte de ce passage.

une clarté sur tout un camp. L'animalité du type est là, qui permet d'apercevoir la valeur de l'outil employé par le général en chef. Marbot multiplie ces portraits, sans presque y songer, et les dialogues correspondants. Son instinct d'officier le sert mieux que toutes les rhétoriques. Il parle des hommes comme il en parlerait au rapport. La mémoire physique développée en lui par son métier ne lui est pas d'une moindre utilité. Il voit et il fait voir avec une vigueur incomparable. Comment oublier la bataille d'Eylau, telle qu'il la raconte, et les moments où il fut sauvé par son cheval qui avait la cruelle habitude de mordre? « La baïonnette s'enfonça dans la cuisse de ma jument, qui, rendue par la douleur à ses instincts féroces, se précipita sur le Russe et lui arracha, d'une seule bouchée, avec ses dents, le nez, les lèvres, les paupières, ainsi que toute la peau du visage et en fit *une tête de mort vivante et toute rouge...* » Il nous donne une quantité prodigieuse de ces détails réalistes. Les plus horribles se trouvent dans les chapitres du second volume sur l'Espagne et le Portugal. Ils finissent pas s'emparer de l'imagination. Les champs de bataille s'animent, les bivouacs s'allument. Vous n'appréciez pas sans doute aussi bien qu'avec un Marmont la qualité technique des manœuvres auxquelles participent ces hommes. Vous avez ces hommes eux-mêmes devant vous, avec leur corps, avec leur esprit aussi. La puissance de l'observation d'après nature est telle que ces souvenirs d'un

simple aide de camp, qui n'a fait que se battre, vous éclairent la psychologie du premier Empire mieux que tous les volumes des stratégestes et des philosophes. J'en voudrais marquer quelques traits qui me semblent particulièrement perceptibles à travers ce livre.

II

Le premier de ces traits, c'est l'étrangeté de l'éducation donnée à ces hommes, — j'entends à ceux qui eurent vingt ans vers 1800. Car l'Empire, c'est d'abord et surtout cette génération-là, conduite, il est vrai, par la précédente, par ceux qui avaient eu leurs vingt ans vers 89. Mais si ces derniers servirent aussi bravement l'Empereur, beaucoup avaient dû, pour se décider à ce service, vaincre de grandes mélancolies ou renier un ancien Idéal. Marbot raconte qu'allant avec son père, le premier général de ce nom, rejoindre Masséna, ils rencontrèrent Bonaparte à Lyon qui revenait d'Egypte. « Mon père s'écria : « Je pensais bien » qu'on le ferait venir. Mais je ne me doutais pas » que ce serait si tôt. Le coup a été bien monté. Il » va se passer de grands événements. Cela me con- » firme dans la pensée que j'ai bien fait de m'éloi- » gner de Paris. Du moins, à l'armée, je servirai » mon pays sans prendre part à un coup d'Etat

» qui, tout nécessaire qu'il paraisse, me répugne » infiniment... » — Cela dit, il tomba dans une profonde rêverie... » Voilà le sentiment un peu amer qui accompagna l'adhésion au nouvel état de choses chez beaucoup. Ayant cru de bonne foi aux promesses de la Révolution, ils voyaient le rêve humanitaire et rationnel du dix-huitième siècle aboutir à l'ordre dans le despotisme, après des ruisseaux de sang versés en vain et une ruine de la vieille France aussi complète qu'inutile. Le fils, lui, le jeune homme, dont le père est frappé au cœur par la chute prochaine de la République, où aurait-il appris à aimer le régime qui tombe, à aimer seulement un régime quelconque, à se façonner une idée abstraite sur les sociétés et sur les gouvernements? Jamais pareil désarroi ne s'est rencontré dans l'instruction que durant ces dix monstrueuses années. Voyez plutôt comment le jeune Marbot est élevé : En 1789, il a huit ans. Il a grandi dans le château familial, sur les confins du Quercy et du Limousin : « Nous n'avions pas de titre, » dit-il, « mais nous vivions noblement, c'est-à-dire de nos propres revenus, sans y joindre aucun état ni aucune industrie... » Elles abondaient dans l'ancienne France, ces familles racinées où s'élaboraient, par l'observation traditionnelle des lois fondamentales de la vie, les énergies humaines que Napoléon a follement gaspillées. La Révolution éclate. Du coup, le milieu où grandissait l'enfant est brisé, et avec ce milieu l'ensemble des traditions qui eussent pu influencer

son développement. Son père, qui paraît avoir été un idéologue, rebelle à l'évidence des faits, prend parti pour le nouvel état de choses, et ne tarde pas à gagner l'armée. La plupart de ses oncles et de ses cousins, au contraire, émigrent. Sa mère juge plus prudent de quitter le château. Elle confie l'enfant à une vieille demoiselle, qui tient un pensionnat de jeunes filles. C'était en 90, et pour quelques semaines, pensait-on. En 93, le futur aide de camp d'Augereau, de Lannes et de Masséna était encore à jouer au vert-vert, comme il le dit lui-même, parmi les fillettes. On l'en tire pour l'interner à Sorèze dans un ancien collège de Bénédictins tenu par un moine défroqué. Il n'a pas plus tôt commencé de s'y dégrossir l'esprit, tellement qu'elle, il faut partir. En 99, le voilà hussard, soumis à la discipline du maréchal des logis dont on a vu le profil (1), enrôlé dans la clique, comme on appelait alors les pires chena-pans des régiments, et, traversant les horreurs du siège de Gênes sous ce dur Masséna, qui maintenait la discipline parmi ces affamés et ces typhoïdiques avec des procédés dignes des anciens Romains : « Tout officier qui n'exécutait pas textuellement ses ordres était impitoyablement destitué... Ainsi, la brigade commandée par le colonel Sarcleux ne s'étant pas trouvée à l'heure fixée dans une cer-

(1) Cf. dans les mémoires de Stendhal son départ pour l'armée avec un capitaine rencontré par hasard, et qui est de même type que le maréchal des logis éducateur de Marbot. Les deux situations sont presque identiques.

taine position, le général en chef destitue le colonel en le signalant dans un ordre du jour. Sarcleux était fort brave. Il prit un fusil et se plaça dans les rangs comme *soldat*. Il vint un jour nous voir. Colindro et moi eûmes le cœur navré en le voyant ainsi habillé en simple fantassin. »

Quatre-vingt-dix-neuf sur cent des officiers de l'Empereur s'étaient développés dans des conditions analogues ou pires. Rien de plus propre à former des hommes d'entreprise. Les livres, la lettre imprimée et morte oppriment aujourd'hui même ceux d'entre nous qui représentent l'énergie volontaire du pays. Ceux-là n'en avaient jamais subi l'esclavage. Ce qu'ils savaient, ils l'avaient appris à même les faits. L'expérience personnelle et aussitôt le plus dur danger, tel fut leur point de départ à tous. A cette expérience ils apportaient des organes intacts, un être tout neuf, si l'on peut dire, presque étranger à tout héritage d'idées, puisque l'ancienne France sombrait dans la tempête, et que, de la nouvelle, rien n'était debout. L'armée seule apparaissait comme une patrie organisée, vaillante et glorieuse, dans cette universelle décadence. Tous les chefs en étaient comme jugés, éprouvés dans la familiarité des guerres d'alors où la personnalité de chacun se donnait libre carrière. Marbot, mieux qu'un autre, fait comprendre le caractère héroïquement familier des combats durant les campagnes d'Italie, déjà signalé par Beyle. Il raconte quelques-unes des rencontres où il a été acteur, d'autres

qui étaient légendaires parmi les troupes, ainsi la folle expédition de Lasalle se lançant, après Rivoli, avec ses hussards, sur les pentes du val de l'Adige, galopant à travers les roches et faisant mettre bas les armes à des milliers d'ennemis sous les yeux de Bonaparte. Quand ce dernier donna plus tard à ses maréchaux des titres empruntés à leurs exploits, il ne fit que rendre concrète, pour ainsi dire, cette légende attachée à ces chefs par leurs soldats. Comment ces soldats et leurs officiers n'eussent-ils pas eu le sentiment qu'eux-mêmes faisaient partie d'un pays dans le pays? Comment n'eussent-ils pas suivi avec enthousiasme l'homme en qui s'incarnait ce pays militaire, et qui, avec son coup d'œil d'observateur, comprit trop bien ce que demandait cette génération nouvelle, façonnée pour agir et encore agir? « Bonaparte, » a dit le royaliste Rivarol dans une de ces brèves et fortes formules où il excellait, « Bonaparte est tout action, et il l'est également partout. » Ce mot admirable est vrai des ouvriers de la grandeur impériale comme de l'architecte

Et voyez comme ce dernier manœuvre ces gens, comme il s'applique à maintenir l'armée dans une atmosphère à part, toute d'activité et d'énergie, à entretenir cette flamme de la volonté par la volonté même. Voilà un officier comme Marbot. Il a de la fortune, un nom, une petite gloire, des protections, une famille. A aucun moment le maître n'a permis qu'il jouit d'un seul de ces avantages.

Lorsque l'armée n'est pas en guerre, l'officier, lui, est au camp. Lorsqu'il n'est ni à la guerre ni au camp, il est sur les grandes routes à porter des messages. Il a été blessé presque mortellement à Eylau. Il vient de passer deux mois auprès de sa mère. Lui-même ne peut concevoir que ce repos puisse se prolonger davantage. Il se charge donc du portefeuille que l'on expédie chaque semaine à l'Empereur : « Les auditeurs au Conseil d'Etat, » dit-il avec un mépris significatif, « faisaient fort mal ce service. N'étant pas habitués aux fatigues, ils se trouvaient bientôt accablés par un voyage de plus de trois cents lieues, qui exigeait une marche continuelle de dix jours et de dix nuits. » Napoléon avait décidé qu'à l'avenir ce portefeuille serait confié à des militaires. Marbot se met en chemin. Il arrive de Paris en Pologne en huit jours et demi au lieu de dix. « L'Empereur loua d'abord mon zèle, puis il ajouta que, puisque je courais si bien la poste, j'allais repartir la nuit même pour Paris, d'où je rapporterais d'autres portefeuilles, ce qui ne m'empêcherait pas d'assister à la reprise des hostilités qui aurait lieu dans quinze jours. » Faible éloge et rude exigence. Le judicieux Napoléon ne se contentait pas de maintenir son personnel à l'état d'action constante comme lui-même, de l'entraîner sans cesse et en toute occasion. Il s'appliquait à ne jamais trop vanter les prodiges de courage ou d'énergie dont il était témoin. Il affectait de les considérer comme parfaitement naturels, pour avoir le droit d'en de-

mander plus. Ce Corse le savait : chez les hommes de notre race l'amour-propre de mieux faire est endormi par trop d'admiration, et le désir d'emporter ce trop d'admiration les aiguillonne. C'est ainsi qu'il agit toujours, non seulement avec les lieutenants et les capitaines, comme était Marbot, mais avec les premiers de ses généraux. Rien de plus révélateur que sa conduite, par exemple, vis-à-vis de Mouton dans la campagne de 1809. Il s'agissait de forcer Landshut, attaqué vainement deux fois. Napoléon voit venir à lui le général Mouton qui se préparait à lui rendre compte d'une première reconnaissance : « Vous arrivez fort à propos, » lui dit-il. « Placez-vous à la tête de cette colonne et enlevez Landshut. » — « Une aussi périlleuse mission, » ajoute Marbot, « donnée à l'improviste, aurait pu étonner un homme moins intrépide que Mouton. Celui-ci n'en fut nullement ému. Il abandonne son cheval, met l'épée à la main et fait battre la charge... Se trouvant arrêté par la porte, il la fait enfoncer à coups de hache, passe au fil de l'épée tout ce qui résiste, s'empare de la ville et revient tranquillement rendre compte à l'Empereur de la mission dont il avait été chargé le matin... *Chose bizarre! Dans la conversation qu'ils eurent ensemble, il ne fut pas dit un mot relatif à la prise de Landshut, et jamais l'empereur n'en parla au général Mouton...* »

Tendre jusqu'à son extrême limite l'énergie de ces hommes, déjà tout énergie, telle fut donc

l'étude incessante de Napoléon. Il y réussissait précisément parce que cette impassible indifférence devant des miracles de valeur donnait un prix infini à ses louanges. En pendant à l'anecdote relative à Mouton, il faut citer cette autre, relative à d'Hautpoul. Elle se rapporte à l'un des meurtriers combats qui précèdent la meurtrière bataille d'Eylau : « L'empereur fit alors avancer les terribles cuirassiers du général d'Hautpoul qui, traversant le pont et le ravin sous une grêle de mitraille, fondirent avec une telle rapidité sur la ligne russe qu'ils la couchèrent littéralement par terre. Jamais on ne vit une charge de cavalerie avoir des résultats plus complets. L'Empereur, pour témoigner sa satisfaction aux cuirassiers, ayant embrassé leur général en présence de toute la division, d'Hautpoul s'écria : « Pour me montrer digne d'un tel honneur, il faut que je me fasse tuer pour Votre Majesté. » Il tint parole, car, le lendemain, il mourait à Eylau. » Sur quoi, Marbot saisi lui-même d'admiration pour cette mort, s'écrie naïvement : « Quelle époque et quels hommes!... » comme s'il n'était pas de cette époque et un de ces hommes. Mais non. Il ne se rend plus compte qu'il est une personne à part. Son individualité disparaît devant l'Armée. C'est toute la poésie du premier Empire, cela. Certes, les brutalités du détail quotidien sont effroyables. Napoléon emploie, pour surexciter ses hommes, des procédés terriblement corrompeurs à côté de ces procédés hautains ou nobles, leur payant leur

sang en argent, au point que Benjamin Constant a pu définir le régime dans son éloquent pamphlet sur *l'Esprit de conquête et d'usurpation* « une loterie de plaisir et de mort (1) ». L'injustice de certaines agressions est si criante que même les fidèles la sentent. Marbot ne cache pas sa triste impression des perfidies de Bayonne avant la guerre d'Espagne. On peut ajouter que ces soldats et ces officiers sont de plus en plus incapables d'un autre métier que celui de tuer ou de se faire tuer. Ces critiques peuvent être exactes. Elles ont été faites, elles seront encore faites à l'Empire et à ses hommes par les théoriciens de politique qui croient qu'un peuple a surtout pour but le bien-être et la modération. En revanche ceux qui croient qu'un des devoirs d'une race est de laisser d'elle dans la mémoire des hommes une ligne idéale garderont au génie militaire de l'Empereur une part du culte qu'avaient ses soldats. Ce que l'on sent, après avoir lu Marbot, comme après avoir lu Ségur, Fézensac, Marmont, c'est que ces rudes batailleurs, conduits par lui, avaient créé de leurs rêves, qu'ils ont animé de leur sang, et quinze années durant soutenu une création supérieure à eux, grandiose et tragique, d'une splendeur si incontestable qu'elle en est moralement et à jamais vivante. Cette création,

(1) Voir dans le second volume de Marbot l'histoire des deux cent mille francs donnés en dot à Lasalle, que ce dernier joue et perd. L'empereur lui tire la moustache et ordonne à Duroc de lui donner encore deux cent mille francs.

c'est cette armée, la Grande Armée. Pourquoi faut-il que cette survie soit toute morale, et que cette création militaire ait participé à ce caractère de météore, de *phénomène*, au sens étymologique du terme, qui a marqué toute l'épopée napoléonienne? Ici encore il faut citer le grand écrivain royaliste, ce Rivarol, que la justesse de sa doctrine rendit si lucide : « On ne jette pas d'un coup un empire au moule, » disait-il. L'armée allemande de 1864, de 1866 et de 1870 ne valait certes pas l'armée impériale. Elle était au service d'une cause qui la précédait et qui lui a survécu. La monarchie allemande et ses victoires se sont additionnées à un travail séculaire qui leur donne, encore aujourd'hui, une valeur de réalités positives. Le créateur de la Grande Armée le connaissait bien, le vice initial de son œuvre. Quand il disait : « Si j'avais été mon petit-fils... », il proclamait son impuissance et l'impuissance de toute personnalité, si géniale soit-elle, à se passer du principe héréditaire.

III

Ce principe héréditaire a fait la force jadis de l'œuvre de Richelieu. Il maintient aujourd'hui celle de Bismarck. Lui seul eût pu préserver Bonaparte de l'excès de ses propres facultés, en rythmant

son ambition, si l'on peut dire, en lui donnant cette forme traditionnelle qu'il a si vite dépassée. Faute de ce principe, cette ambition, ou mieux, cette imagination effrénée l'a perdu et a perdu pour la France le profit de son effort sublime, mais déréglé, mais viager. L'histoire de cette faillite finale se confond avec l'histoire de l'agonie de la Grande Armée. C'est le pathétique des *Mémoires* de Marbot. Bien avant la campagne de Russie, cette agonie prochaine y est déjà reconnaissable à toutes sortes de signes. Et d'abord la sélection physique fait son œuvre parmi ces vétérans héroïques. Marbot, qui éprouve sans cesse le besoin de vanter sa bonne constitution, pourrait s'épargner ces viriles gasconnades. Les fatigues qu'il a subies sans y rester témoignent de sa robustesse. Mais que de compagnons il laisse en route! A chaque fois qu'il est nommé auprès d'un nouveau maréchal, Augereau, Lannes, Masséna, il passe la revue de l'état-major, et voici deux notes au hasard, prises dans une de ces revues, à quelques lignes de distance : « Le capitaine Despeaux supporta avec peine la campagne de Portugal. Il ne put résister au climat de la Russie. On le trouva dans un bivouac, où le froid avait, pour ainsi dire, pétrifié son corps... » et tout de suite : « Le capitaine d'Aguesseau, descendant de l'illustre chancelier, était un de ces jeunes gens qui, poussés par l'Empereur, avaient pris l'état militaire sans consulter assez leurs forces physiques. Les pluies incessantes que nous eûmes en Portugal

dans l'hiver de 1810 à 1811 lui furent si nuisibles qu'il finit par succomber sur les rives du Tage, à cinq cents lieues de sa patrie et de sa famille. » A la liste déjà longue de ceux qui meurent de la sorte, trahis par la défaillance de leurs forces, joignez la liste de ceux qui sont tués à l'ennemi, depuis les maréchaux comme Lannes, ou les généraux comme Lassalle, Sainte-Croix, d'Hautpoul, jusqu'aux simples capitaines ou lieutenants dont ces *Mémoires* arrachent du moins quelques noms à l'oubli. Vous comprendrez qu'en 1809, Napoléon discernât avec anxiété les symptômes d'un affaiblissement dans cet outil humain, l'instrument de sa pensée et sa projection agissante : « L'armée de Wagram, » disait-il, « n'était déjà plus l'armée d'Austerlitz... »

Il le sentait, et il ménageait ces vieilles bandes, les vétérans qui lui restaient d'Italie et d'Egypte. C'est évidemment pour obéir à ses instructions qu'en 1810 Bessières refusa de faire donner la garde devant Almérida, malgré les supplications du duc de Rivoli. « Il dit qu'il était responsable envers l'Empereur des pertes que pouvaient éprouver les troupes de la garde. » A la Moskowa, il en fut de même. Mais à cet instrument, qu'il soit déjà faussé ou fatigué, Napoléon ne continue pas moins de demander les mêmes services. Des officiers comme Marbot et ses camarades l'ont trop habitué à croire qu'avec de la volonté tout est possible. Lui-même, son ascendant l'a trop habitué à croire qu'il suscite à son gré le jaillissement de

cette volonté. Il emploie bien le procédé qui fut celui d'Annibal avec les Gaulois et qui consiste à lancer d'abord sur l'ennemi des troupes auxiliaires : des Polonais, des Italiens, des Bavares, des Saxons. Il lui faut toujours en revenir, dans les heures critiques, à ses soldats français, les plus nerveux, les plus élastiques de tous, les plus vibrants sous sa parole. Seulement ils se font bientôt rares. Dès 1807, quand Junot traversa l'Espagne pour se rendre en Portugal, il n'emmenait avec lui que des adolescents. « Quel spectacle, » dit Marbot, « pour les populations espagnoles qui accouraient de toutes parts afin de contempler les vainqueurs de Marengo, d'Austerlitz et de Friedland, et elles ne voyaient que de chétifs conscrits pouvant à peine porter leurs sacs et leurs armes, et dont la réunion ressemblait plutôt à l'évacuation d'un hôpital qu'à une armée marchant à la conquête d'un royaume! » C'est qu'aussi, à partir de ce moment et pendant les années qui suivirent, le recrutement se faisait sur les garçons nés en 90, 91, 92, 93, c'est-à-dire sur une génération conçue dans les pires conditions. Ces fils de mères mal nourries et terrorisées, de pères inquiets et frénétiques, ne pouvaient pas ressembler aux solides gars de la bourgeoisie ou du peuple d'auparavant, à cette réserve des vigueurs accumulées dans la race par les mœurs de l'ancien régime, si saines, une fois quitté Versailles. Malgré tout, que n'a pas tiré l'Empereur de ces suprêmes recrutements, en Espagne et en Russie? Dans d'autres *Mémoires*,

et qui, mis en regard de ceux de Marbot, éclairent d'un jour saisissant le contraste entre l'empire et l'émigration, ceux du général de Rochechouart, on voit comment encore, après Dresde, les coalisés se préparaient à céder de nouveau. Si Napoléon n'avait pas souffert de cette subite indisposition qui l'empêcha de rejoindre Vandamme avant Kulm, il n'est pas sûr qu'il n'eût pas de nouveau gagné la partie, tant ce qui restait de la Grande Armée après la Bérésina représentait encore de force réelle et morale, même contre un ennemi à qui nous avions appris l'art de la guerre, même sous des maréchaux qui, eux, commençaient à ne plus vouloir de ce terrible jeu, continué sans interruption depuis tant d'années.

J'arrive ici à ce qui constitue la partie la plus mélancolique de ce vaillant livre d'un si vaillant soldat, — à celle aussi qui renferme l'enseignement le plus essentiel pour nos guerres d'aujourd'hui. Si les conditions des luttes entre peuples ont été modifiées par la création d'armées plus nationales et moins professionnelles, une condition est demeurée la même, ou plutôt elle s'impose davantage encore, je veux dire : le besoin absolu de l'unité dans la direction. Ce que nous montre toute la seconde partie du second volume de Marbot, par exemple, consacré à la campagne du duc de Rivoli en Portugal, c'est la triste rivalité des maréchaux les uns vis-à-vis des autres. Le refus qu'ils se font de s'entr'aider ou de s'obéir procède du plus humain des sentiments. Il est aussi le plus

dangereux en face d'un ennemi chez qui l'unité de commandement demeure intacte. D'un bout à l'autre de la péninsule, il en est ainsi : le maréchal Suchet n'envoie pas de secours à Saint-Cyr, au risque de le laisser écraser en Catalogne. Victor abandonne Soult dans Oporto. Ce dernier, à son tour, délaisse Masséna, qui l'attend six mois en vain aux portes de Lisbonne. Masséna ne peut se faire obéir de Junot et de Ney. Bessières, de son côté, comme on l'a vu, réserve la garde. Chacun de ces hommes se soumet à l'Empereur; mais, quand il n'est pas là, la jalousie l'emporte, cette jalousie qui a failli amener un duel à la veille d'Essling entre ce même Bessières et l'héroïque Lannes. La campagne de France devait mettre au jour ces plaies mortelles, que Marbot vit des premiers, et qu'il ne cache pas. N'a-t-il pas, lui-même, failli en être la victime, puisqu'il fut chargé de porter à Bessières l'ordre de Lannes à la suite duquel la querelle éclata entre les deux maréchaux : « Allez dire au maréchal Bessières que je lui ordonne de *charger à fond*. Vous entendez bien, monsieur, à *fond*... » — « Et en parlant ainsi, il me pointait les côtes avec ses doigts. Je compris parfaitement que le maréchal Lannes voulait humilier le maréchal Bessières... » Le lecteur comprend, devant ces signes avant-coureurs de désastre final, que l'écroulement est proche, si bien que la lecture de cette Iliade héroïque s'achève sur une impression de mortelle tristesse et de découragement. Il faut, pour s'en

relever, se répéter la belle parole de Napoléon à Marbot lui-même : « L'Empereur voulut bien m'exprimer sa satisfaction, me parler avec intérêt de mon combat de Miranda de Corvo ainsi que de mes nouvelles blessures. Il me demanda à quel nombre elles s'élevaient : — « A huit, Sire, » lui répondis-je. — « Eh bien! cela vous fait huit « quartiers de noblesse, » repartit l'empereur. Ce ne sont pas seulement les quartiers de noblesse de tel ou tel, ces héroïsmes-là; ce sont ceux de la France du dix-neuvième siècle. Aujourd'hui, plus que jamais, rappelons-les, exaltons-les, regrettons-les. Rendons-nous compte que l'erreur politique a seule empêché que cette gloire ne portât tout son fruit. Cette erreur peut se corriger. Continuât-elle, l'exemple donné par les soldats de l'Empire n'aurait pas moins cette utilité de nous faire sentir ce que vaut l'*honneur national*. Mirages et nuages, disent les philosophes, que cette gloire militaire! Ce sont alors les nuages dont parlait l'Empereur à Sainte-Hélène : « Les médecins discutent sur mon mal. Il y a dix ans, à cette époque, je débarquais de l'île d'Elbe, il y avait des nuages au ciel. Je guérirais, si je voyais ces nuages. » Depuis 1870, la France n'a que trop senti la mélancolie enveloppée dans cet appel à la régénération par les armes!